

A Banksy il a emprunté les pochoirs, à Pollock l'énergie des émotions et à Degas la technicité du dessin. **Rencontre avec Byc, artiste composite au street art singulier, qui préfère s'exposer dans les galeries plutôt que dans les rues.**

Par Manon Volland



LE
STREET
ART
SELON

BYĆ



© Sarah Jaquemot

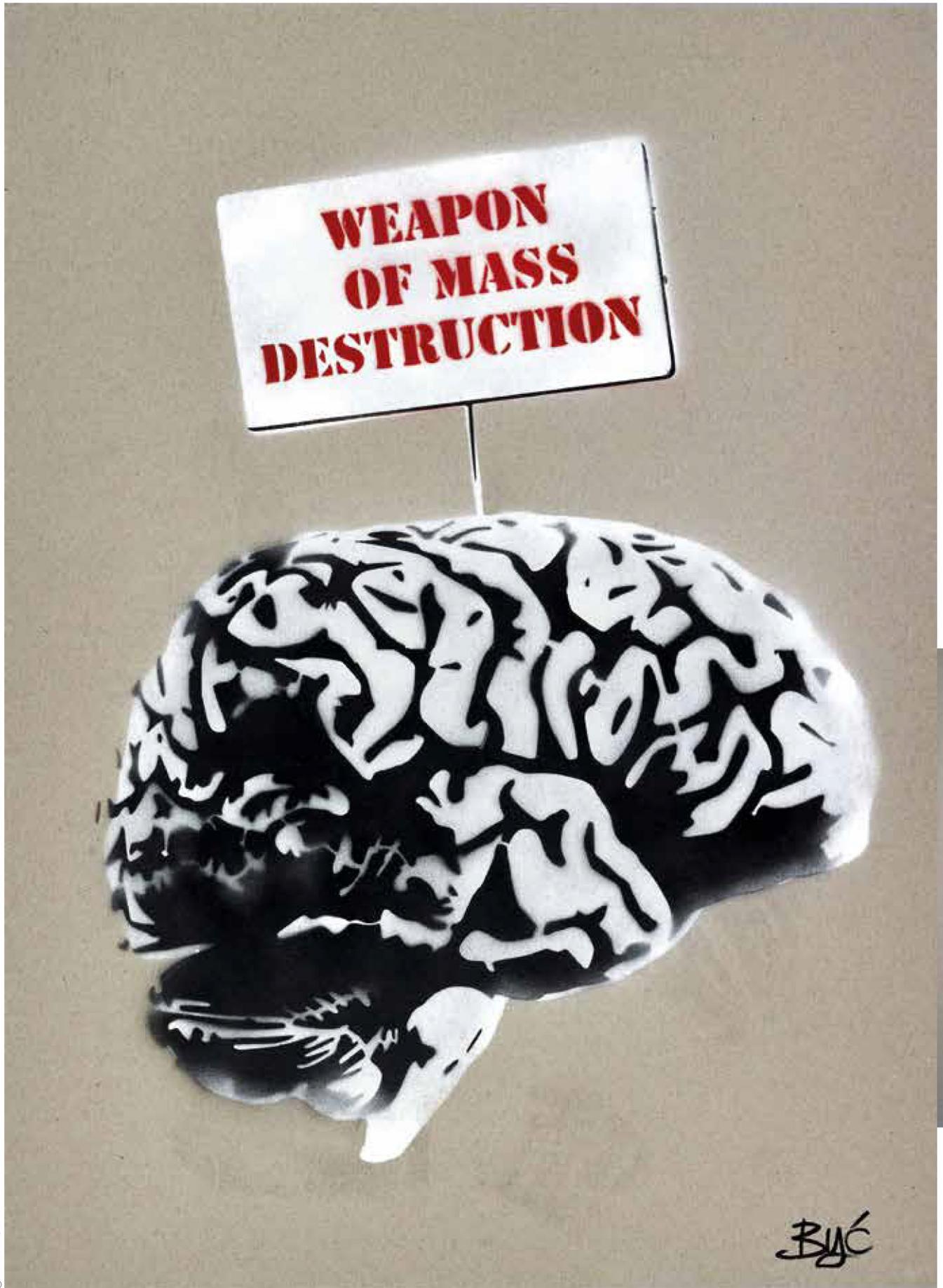
De gauche à droite : *Live free or die*, 2018 | *Amazon*, 2018 | *Eat me*, 2018.

Veuillez prononcer son nom « bitch ». Ce qui pourrait paraître à la limite de la correction – *bitch* signifiant garce ou salope en anglais – est en réalité la prononciation correcte du pseudo qu'il a choisi, un mot polonais qui rappelle les origines de l'artiste et qui signifie « être ». Un jeu de mots hasardeux qui colle pourtant à la perfection avec l'esprit street art. C'est que les paradoxes, Być semble prendre un malin plaisir à les cumuler : à l'opposé de ce qui définit le street art, il préfère s'exposer dans les galeries, les salons d'art contemporain et les intérieurs de particuliers plutôt que sur les murs des villes. Il préfère aussi tout faire à l'envers, s'affichant pour sa première exposition au Scope de Miami (2017), grand-messe de l'art contemporain, sautant ainsi directement dans la cour des grands sans passer par la case expos locales. Et quand il revient à sa Suisse natale, c'est pour s'exposer aux côtés de Banksy, M. Chat ou encore Pimax (2019). Rien que ça.

Być a la cote et s'attire les bonnes grâces de l'art contemporain grâce à des œuvres qui contrastent par leur non-politisation et

leur rapport à l'enfance, si rarement traité. Une période durant laquelle le Nathan d'avant, ou le Być de maintenant, se passionnait déjà, de façon boulimique, pour l'art, avalant les heures de dessin comme d'autres gobent des pots de Nutella. Ce besoin d'expression presque vital, l'artiste l'a pourtant mis de côté pendant dix-sept ans, au profit du graphisme publicitaire. « Plus le temps passait, plus je travaillais pour de gros groupes et plus je me sentais mal dans ma peau. J'étais malheureux, mais il m'a fallu beaucoup de temps pour le comprendre... Jusqu'au jour où je n'ai plus pu respirer : j'étais arrivé à un point de rupture, il fallait que j'arrête ce métier. Ça a été pénible, mais salvateur. Je m'étais paumé et j'ai fait une espèce de crise existentielle, où je me se dit : « Mais merde, qu'est-ce que je suis en train de foutre de ma vie ? »

A désormais 38 ans, l'artiste aux pochoirs poursuit sa quête existentielle en distillant de par le monde sa poésie urbaine sur carton recyclé. Reconnu par ses pairs, par les amateurs et par les profanes, il convient dorénavant à Być de mettre en application le principe *to be*. Interview.



© Nicolas Genta

Destruction, 2017.



Burqa selfie, 2017.



Pick me up, 2017.

Comment en êtes-vous arrivé à faire du street art ?

Après avoir quitté la publicité, j'ai tout vendu et j'ai décidé de me consacrer presque 7/7 à la peinture et au dessin. J'ai recommencé à voyager et à me rappeler qu'on n'a qu'une vie. Mais comme je n'avais plus les moyens de m'acheter des toiles, je faisais « à la petite débrouille » : j'allais récupérer des chutes de carton dans des imprimeries et des bombes de peinture dans des ateliers. Je passais beaucoup de temps à moto, donc les cartons, c'était parfait, je pouvais voyager léger. Je pouvais peindre et dessiner sur ce que je voulais ; ça n'avait plus tellement d'importance de savoir si c'était tordu, gondolé, déchiré. C'était tellement loin du monde auquel j'étais habitué, avec ses codes. C'était un grand écart nécessaire. Je n'avais plus rien à prouver, je me sentais libre.

Pourquoi avoir choisi de faire du pochoir ?

J'avais envie d'un truc qui me remette au défi d'être apprenant, et le graff et le pochoir étaient totalement nouveaux pour moi qui ai étudié le dessin académique. Je ne pouvais alors plus être dans la minutie comme je l'étais habituellement. Il fallait que je change mon état d'esprit, ma façon de penser le dessin, le volume – tout était à reprendre depuis zéro. J'aimais aussi l'idée d'avoir un processus lent et réfléchi : trouver le message que je voulais transmettre, le dessiner, le découper, décliner le pochoir en fonction du nombre de couleurs que j'avais et, enfin, le graffer. Et quand j'étais petit, j'étais bizarrement fasciné par les scènes de poya, ces découpages traditionnels en noir et blanc. On oublie, mais ce sont des pochoirs, à la base, ils ne sont simplement pas peints.



Nutella, 2018.

Que cherchez-vous à transmettre à travers vos œuvres ?

J'aime beaucoup réfléchir sur la fonctionnalité humaine, et les questionnements que l'on a. Je ne me sens pas cynique et j'espère ne pas l'être ! (*Rires.*) Au contraire, je suis plein d'espoir, mais réaliste. L'humour et la tendresse, ce sont les deux choses que j'essaie de garder en tête, avec une pointe de culpabilité, aussi. Je sais que je suis un homme de mon âge qui vit en Suisse, avec les privilèges que j'ai, et je trouve toujours hyper difficile de donner des leçons à des gens qui sont dans des situations bien plus difficiles. C'est comme mon tableau représentant un orang-outan tenant un pot de Nutella... Je suis le premier à savoir que c'est mauvais par rapport à l'huile de palme et à la déforestation, n'empêche que quand on me tend une crêpe au Nutella, je ne peux pas dire non ! (*Rires.*) Je n'aime donc pas l'idée qu'un message soit culpabilisant, parce que je ne pense pas que j'aie de leçon à donner à qui que ce soit ; par contre, j'adore l'idée qu'un message puisse faire réfléchir.

Contrairement à beaucoup d'artistes de street art, vous n'avez pas choisi d'être anonyme. Pourquoi ?

J'avais commencé en étant anonyme, en me montrant peu ou pas. Mais je me suis aperçu que le gros du plaisir que j'avais, c'était d'échanger avec les gens sur ce qu'ils voyaient. Parfois, les gens ne voient pas du tout mes tableaux comme je les ai imaginés. Mais peu importe, je ne détiens pas du tout la vérité : si quelqu'un y a vu quelque chose de particulier, ça lui appartient. La magie, c'est aussi ça, quand les choses vous échappent. Pour moi, une œuvre d'art est bonne quand elle grandit avec soi. —

BYC www.byc.one